

Essai

Numéro 92, automne 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19227ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2003). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche*, (92), 38–56.

**Sous la dir.
d'Andrée Lévesque
MADELEINE
PARENT MILITANTE
Remue-ménage, Montréal,
2003, 126 p. ; 19,95 \$**

L'idée de tenir à l'Université McGill un colloque consacré à « Madeleine Parent, ses luttes et ses engagements » était excellente. Tout aussi louable la décision de regrouper en bouquin les textes présentés dans ce cadre. Encore aurait-il fallu, pour que la haute figure de Madeleine Parent reçoive son dû et devienne intelligible aux jeunes générations, qu'un texte fiable et substantiel lie ensemble les contributions et comble les lacunes que laissent forcément des témoignages sectoriels. Ce n'est pas que les témoignages de Françoise David, de Rick Salutin et de Monique Simard ou que les retours en arrière de John Lang, de Lynn McDonald et de Lynn Kaye manquent de pertinence ou de chaleur ; c'est qu'ils n'éclaircissent que par touches successives et éparées cette immense carrière sans en révéler les secrets.

Les mystères inexplorés ne manquaient pourtant pas. Un témoignage signale, par exemple, que Madeleine Parent « vit en Ontario depuis 1967 », tandis qu'un autre, tout aussi laconique, affirme ceci : « Elle était à l'époque un peu oubliée au Québec, qu'elle avait quitté, malgré elle, une douzaine d'années auparavant ». De la même manière, il aurait été plus qu'utile, puisqu'on prête à Madeleine Parent une véritable ferveur pour un syndicalisme canadienisé, de

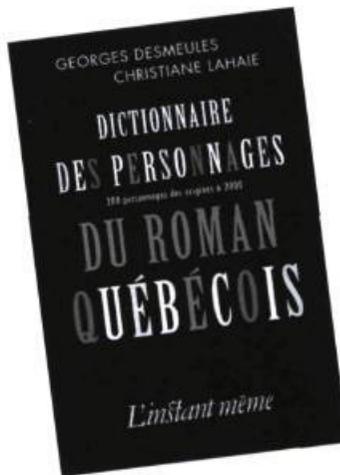
préciser ce qu'était pour elle le nationalisme. Le sien est, de toute évidence, plus canadien que québécois, mais mieux aurait valu en préciser le contenu. Peut-être aurait-on alors compris pourquoi, par-delà la légitime antipathie éprouvée au départ pour le Québec clérical et duplessiste, Madeleine Parent a quelque peu tardé à se réconcilier avec les revendications québécoises.

Advenant une nouvelle édition, peut-être pourrait-on aussi harmoniser l'affirmation qui, en quatrième de couverture, fait naître Madeleine Parent en 1919 et celle qui, en page 10, la fait naître « quelques mois avant l'armistice de novembre 1918 ». Hommage nécessaire, mais insuffisant.

Laurent Laplante

**Georges Desmeules et
Christiane Lahaie
DICTIONNAIRE
DES PERSONNAGES DU
ROMAN QUÉBÉCOIS
200 PERSONNAGES DES
ORIGINES À 2000
L'instant même, Québec,
2003, 328 p. ; 24,95 \$**

Les deux professeurs-auteurs n'en sont pas à leur premier ouvrage écrit en collaboration et édité à L'instant même. En effet, outre leur production solo, ils ont cosigné *Les classiques québécois* (1997) et *Les personnages du théâtre québécois* (2000). Au terme d'un long et patient travail, Georges Desmeules et Christiane Lahaie nous offrent cette fois un dictionnaire qui recense et analyse deux cents personnages issus d'autant de romans de cent



vingt et un écrivains, allant du héros de *L'influence d'un livre* (1837) de Philippe Aubert de Gaspé fils, à Jeanne, l'héroïne de *La nuit entière* (2000) de Christiane Frenette et à Vieux Os du *Cri des oiseaux fous* (2000) de Dany Laferrière.

Chaque personnage fait l'objet d'un article analytique de longueur variable qu'ouvre une fiche signalétique

comprenant les informations glanées dans le roman sur l'état civil du personnage, ses caractéristiques physiques, les données chronologiques et spatiales, etc. L'analyse minutieuse qui suit s'avère d'une écriture aussi élégante qu'efficace ; tout lecteur de romans québécois trouvera un vif intérêt à comparer sa propre compréhension d'un personnage à celle des auteurs du dictionnaire, à retrouver un personnage oublié, ou même à apprivoiser celui qu'il n'a pas encore eu l'occasion de connaître. Et comme le héros s'inscrit intimement au cœur de l'œuvre, la présentation qui en est faite donne un aperçu de la thématique, de l'originalité et de l'esthétique du roman. À signaler également, les trois précieux index qui s'ajoutent à la bibliographie, index des auteurs, des personnages et des titres, qui facilitent grandement la consultation et permettent des chevauchements.

Il reste à souhaiter une suite à cette heureuse initiative, soit sa mise à jour périodique et le voisinage dans le même dictionnaire des personnages de théâtre et de roman québécois.

Pierrette Boivin

**Sous la dir.
de Carla Fratta et
Élisabeth Nardout-Lafarge
ITALIES IMAGINAIRES
DU QUÉBEC
Fides, Montréal, 2003,
246 p. ; 24,95 \$**

Italie. Nom mythique s'il en est un. Pays légendaire qui séduit, encore et toujours, tant de voyageurs – simples touristes, fervents catholiques, artistes ou écrivains – qui en reviennent la mémoire encombrée d'images.

Sous la direction de Carla Fratta, professeure de litté-

ratures francophones à l'Université de Bologne, et d'Élisabeth Nardout-Lafarge, professeure au Département d'études françaises à l'Université de Montréal, *Italies imaginaires du Québec* propose justement un portrait de ces images, multiples donc, qui traversent le discours social et l'univers des artistes et des écrivains québécois depuis le début du XIX^e siècle. L'essai couvre en effet, selon un ordre chronologique et historique qui en facilite la lecture, un large spectre s'étendant de 1819 à 1996 : de Mgr Joseph-Octave Plessis au personnage de Scarfo dans la télésérie *Omertà I*, de l'envoi de zouaves canadiens-français auprès de Pie IX farouchement opposé au roi Victor-Emmanuel aux vagues d'immigrants venus surtout des provinces italiennes du Sud qui ont investi et modifié le tissu urbain de Montréal, des récits de voyageurs québécois du XIX^e siècle aux œuvres de Marie-Claire Blais, Réjean Ducharme, Hubert Aquin, Normand de Bellefeuille, Pauline Harvey, Alain Grandbois ou Marie José Thériault, du cloisonnement des premières générations d'immigrants italiens à l'influence des Italo-Québécois réunis autour du magazine *Vice versa* et des éditions Guernica... Parmi les quelque douze textes signés par des spécialistes québécois et européens, italiens surtout, notons en particulier « Italiens et Québécois » de Bruno Ramirez, « Comment détruire un mythe par la parodie : Marie José Thériault, Quatre sacrilèges en forme de tableaux » de Carla Fratta, « Pauline Harvey : Pourquoi pas l'Italie, maintenant ? » d'Anna Paola Mossetto, « L'intervention italo-québécoise dans la reconfiguration de l'espace iden-

titaire québécois » de Pierre L'Hérault et « *Omertà* : le trafic des clichés » d'Élisabeth Nardout-Lafarge.

Italies imaginaires du Québec invite le lecteur à mieux prendre la mesure de cette présence italienne, réelle ou inventée, qui marque l'imaginaire québécois et transforme son discours identitaire. Et – comment pourrait-il en être autrement ? – lui donne l'envie de repenser à ses propres Italies.

Linda Amyot

Michel Lapierre
L'AUTRE HISTOIRE
DU QUÉBEC
Trois-Pistoles,
Trois-Pistoles, 2003,
241 p. ; 29,95 \$

On sait depuis longtemps qu'en histoire, l'objectivité est un leurre. Ce qu'il reste à savoir, c'est si ce constat autorise les historiens à être subjectifs n'importe comment.

Il faut dire que le concept de *L'autre histoire du Québec*, mi-anthologie, mi-pamphlet, est intéressant en soi : dans une quarantaine de courts chapitres, Michel Lapierre rend compte de sa réflexion sur l'histoire du Québec, depuis la Nouvelle-France (période qu'il rebaptise « naissance de l'Amérique québécoise ») jusqu'à l'après-référendum de 1995. Chaque section constitue en fait un commentaire sur un ou deux ouvrages québécois (d'histoire généralement) parus au cours des cinq dernières années. « Commentaire » au sens fort.

Michel Lapierre a droit à son opinion et à ses perceptions comme n'importe qui. Et sa lecture originale de l'union profonde qui existe entre nos ancêtres *canayens* et les Amérindiens, par exemple, ou encore de l'importance sous-estimée de nos



figures progressistes du XIX^e siècle mérite d'être exprimée et approfondie. Cependant, comme il le dit lui-même dans son introduction, tout se résume dans le ton. Or le ton de celui qui a vu la lumière, et qui méprise quiconque n'a pas vu la même que lui, enlève terriblement de crédibilité, sinon d'intérêt, à ses propos : Jacques Ferron est un génie méconnu, Fernand Dumont, une croûte qu'on est bien bête d'avoir écouté. Jacques Parizeau est un pur, Lucien Bouchard, un mou. Grosso modo, dans ce panorama des historiens et des personnages historiques de notre territoire, il y a d'une part ceux qui « savaient bien que... », qui « ont compris que... », et d'autre part ceux – beaucoup plus nombreux – qui « ne se sont pas rendu compte que... », « qui ne se sont pas aperçus que... », bref qui ont été dans l'erreur toute leur vie.

En voulant jeter un éclairage nouveau sur notre histoire, Michel Lapierre souhaite revaloriser le pays. L'entreprise est fort louable, voire nécessaire au Québec, mais on peut se demander à juste titre comment il est possible de valoriser un peuple et de dénigrer à la fois les trois quarts de ceux qui en font partie qui prennent la parole.

François Lavallée

Hervé Duchène
LE VOYAGE EN GRÈCE
ANTHOLOGIE DU MOYEN
ÂGE À L'ÉPOQUE
CONTEMPORAINE
Robert Laffont, Paris,
2003, 1158 p. ; 57,95 \$

La collection « Bouquins » des éditions Robert Laffont ajoute une nouvelle destination à sa série d'anthologies d'écrits de voyage. Après l'Orient, l'Italie, la Russie, l'Inde, l'Asie centrale, la Chine, la Polynésie, la France, la Suisse, la Grande-Bretagne, l'Afrique, la Scandinavie et le Japon, cette quatorzième anthologie regroupe les textes de soixante-quinze voyageurs, surtout des Français, qui ont visité la Grèce du Moyen Âge à l'époque contemporaine. Pour la plupart de ces voyageurs, dont plusieurs sont connus (François-René de Chateaubriand, Lord Byron, Alphonse de Lamartine, Gustave Flaubert, Mark Twain, Sigmund Freud, Simone de Beauvoir, Roland Barthes, Michel Butor, etc.), le voyage correspond à la réalisation d'un rêve. À cela rien d'étonnant quand on songe à la signification mythique de la Grèce, une signification héritée de toute une tradition culturelle qui la représente comme le berceau des grandes civilisations et la patrie des arts et des lettres. En fait, si les pèlerins, les marchands et les chargés de missions qui circulent en Grèce à l'époque médiévale ne montrent en général que peu d'intérêt pour les vestiges de la culture classique, il en va tout autrement à partir de la Renaissance qui, comme on le sait, a eu, parmi d'autres caractéristiques, celle de faire renaître les valeurs de l'Antiquité gréco-latine dans la civilisation européenne. Dès lors, de plus en plus nombreux sont les voyageurs,

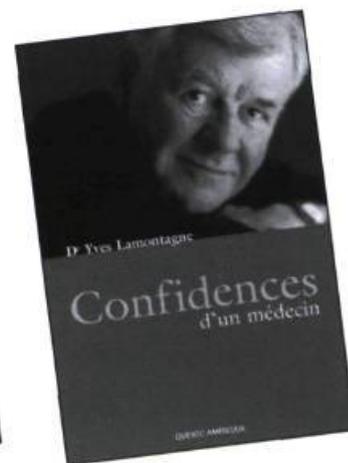
nobles, écrivains, étudiants, archéologues, touristes, etc., qui se rendent au pays de l'*Odyssee* afin d'effectuer un voyage dans le temps et dans les livres, de visiter les ruines pour retrouver les traces d'un passé prestigieux, de parcourir la patrie d'Homère et de Démosthène, le pays d'Athéna et d'Hermès. Au demeurant, le voyage comporte une dimension proprement initiatique. Comme le signale Hervé Duchêne, « tous les voyageurs s'inspirent de la sorte, peu ou prou, du modèle commode que leur fournit le récit initiatique de l'*Odyssee* ». Certes, la plupart des voyageurs sont souvent « frappés par le contraste entre l'éclat des images de la Grèce antique peuplant leur mémoire et les tristes réalités découvertes sur le terrain ». Mais ils ne sont pas moins marqués par la richesse de la culture hellénique, par les monuments, les paysages et les mœurs empreintes tantôt de majesté antique, tantôt de pittoresque moderne. Même un auteur iconoclaste comme Raymond Queneau en témoigne : « [...] je n'en [de la Grèce] attendais rien, écrit-il, j'en suis revenu autre ».

Pierre Rajotte

Gil Courtemanche
LA SECONDE
RÉVOLUTION
TRANQUILLE
DÉMOCRATISER
LA DÉMOCRATIE
 Boréal, Montréal, 2003,
 176 p. ; 17,95 \$

Ouvrage de réflexion, *La seconde révolution tranquille* en surprendra plusieurs. Son propos se situe décidément à contre-courant des commen-

taires feutrés de nos faiseurs d'opinion et tranche par la fermeté de sa critique sans concession des prétentions démocratiques du système politique au Québec, de ses traditions et de sa pratique. En fait, il s'agit en quelque sorte d'un message politique destiné à la gauche au Québec qui, selon l'auteur, manque d'unité et de projets communs. Partant de ce jugement, il ne renonce pas par contre à considérer la force et les potentialités « progressistes » de cette mouvance politique sur le plan historique et dans ses diverses expressions actuelles : communautaire, syndicale ou dans ses mobilisations plus diffuses contre la mondialisation néolibérale. Gil Courtemanche n'y va pas de main morte en parlant de « fausse démocratie », de « dictature des marchés » et des « droits du profit » pour désigner une société dont les décisions et l'orientation échappent à la voie citoyenne ; un système qui fausse complètement la représentation des opinions en excluant notamment la gauche politique et, enfin, qui mine l'exercice réel de droits fondamentaux. Devant ce constat, l'heure est à la reconstitution de la société civile pour impulser une nouvelle Révolution tranquille mais par le bas, nous dit l'auteur : par une participation politique qui prend forme autour de forums indépendants ou de collectifs et par une prise en compte des préoccupations des citoyens au quotidien sur le plan local, dans les quartiers, les municipalités et les régions. Certes, le parlement et ses partis traditionnels



devront être directement confrontés dans l'arène et le projet global pour un changement de fond devra être envisagé. Mais d'abord, l'action politique devra se faire dans le partage que promet la solidarité sociale plus que par le débat idéologique. Le message est clair, il faut coopérer, coordonner et, surtout, agir ensemble dans la différence et malgré les divergences, autour d'objectifs communs : instauration de la proportionnelle, démocratie économique et participation collective dans la gestion des institutions et dans l'élaboration des choix sociaux, dans l'exercice de nos droits et de nos responsabilités.

Daniel Dompierre

Yves Lamontagne
CONFIDENCES
D'UN MÉDECIN
 Québec Amérique,
 Montréal, 2003,
 168 p. ; 19,95 \$

Après 28 ans de pratique comme médecin et psychiatre, Yves Lamontagne, aujourd'hui président du Collège des médecins du Québec, nous livre sous forme de capsules de deux ou trois pages diverses anecdotes ayant trait à ses patients, à ses années d'étudiant et à ses séjours en Afrique et en Grande-Bretagne.

Même si le Dr Lamontagne a certainement vu un

nombre incalculable de cas et rencontré d'innombrables collègues dans sa carrière, il ne faut pas s'attendre à des histoires abracadabrantes. Il s'agit plutôt, la plupart du temps, d'anecdotes du genre de celles qu'il vous contera sans doute dans le salon à l'heure de l'apéro.

L'auteur a certes quelques messages à passer à la population, notamment au sujet de la déshumanisation de son métier – qui est aussi un art comme il aime à le rappeler – mais il choisit de ne jamais vraiment approfondir ces sujets.

Quelques-unes de ses histoires laisseront certains lecteurs sur leur faim. Ainsi, le Dr Lamontagne ne fait que mentionner au passage qu'il a déjà utilisé l'hypnose pour soulager une patiente atteinte d'une crise d'asthme très sévère. Il s'est fait un devoir de cacher cette méthode peu orthodoxe à ses collègues pneumologues, très intrigués de savoir comment il a pu venir à bout d'un cas qu'ils considéraient incurable. Il raconte aussi, presque entre parenthèses, sa première expérience avec les placebos, qui se sont avérés extrêmement efficaces. Pourquoi le monde médical continue-t-il d'ignorer systématiquement ces méthodes « douces », peu coûteuses et sans effet secondaire, et de s'en remettre uniquement à la pharma-

copée chimique et de plus en plus hors de prix dans leur pratique ? Le livre n'a pas été écrit pour répondre à ces questions. Profitons donc de ces pages pour passer quelques agréables moments en compagnie d'un homme sympathique et sans prétention, et espérons que ce spécialiste de l'âme humaine nous concocte un autre ouvrage qui aborde les questions de fond.

François Lavallée

Henri Calet
POUSSIÈRES DE LA
ROUTE et JEUNESSES
 Le Dilettante, Paris, 2002
 et 2003, 317 p. et 313 p. ;
 34,95 \$ et 32,95 \$.

Romancier méconnu du vingtième siècle (voir l'article de Philippe Wahl dans le n° 88 de N.B.), Henri Calet a mené pendant la période d'après-guerre une activité journalistique originale où il a exploité son sens de l'anecdote, sa sensibilité et son amour pour les humbles gens. Loin de miser sur l'actualité, la nouvelle ou l'événement, ses chroniques s'attardent surtout à faire le portrait d'une situation ou d'une personne d'un point de vue faussement naïf, de sorte que le temps a pu passer sur ces textes sans en affadir la saveur. Le minutieux travail de Jean-Pierre Baril, responsable de la publication, permettra aux amateurs du romancier de prolonger leur plaisir de lecture avec les deux recueils d'articles parus récemment au Dilettante.

Poussières de la route rassemble des textes parus entre 1945 et 1955 dans différents périodiques, dont *Combat* et *Le Figaro littéraire* (pour ne nommer que les plus connus). Par une écriture toute en suggestions et en nuances, l'ensemble pro-

pose une réflexion sur la mémoire, le temps qui passe, l'absurdité de certaines politiques. Du journalisme comme il s'en fait trop peu et dont le propos n'a absolument pas vieilli.

Jeunesses est l'aboutissement d'un projet dont le point de départ est une chronique publiée dans *Elle* à l'été 1954. Henri Calet avait alors rencontré une vingtaine de jeunes de 15 à 30 ans environ. Lui-même dans la cinquantaine et aux prises avec de sérieux ennuis de santé, il voulait savoir comment se sentaient ces jeunes, le plus souvent de condition modeste. Quels étaient leurs rêves, leurs distractions, leurs lectures. Comment voyaient-ils leurs parents, l'amour, l'avenir. Les textes réunis forment une belle diversité parce qu'on sent dans la manière de raconter de l'auteur l'intérêt réel pour chacune de ces personnes, qu'il a le plus souvent rencontrée dans son milieu, et non le désir de faire un portrait statistique de la génération en question. Henri Calet n'avait pas pu mener son projet à terme, mais a laissé un volumineux dossier que Jean-Pierre Baril a su mettre en forme en respectant la manière de l'auteur. Au-delà du plaisir de lire un nouveau Calet, l'intérêt du projet suscite la curiosité de connaître ce qui animait ces jeunes d'il y a cinquante ans et quelle était leur perception des quinquagénaires de l'époque. Le tout dégage un parfum délicieusement suranné pour les détails (distractions à la mode, types d'emplois) mais reste profondément actuel pour l'essentiel : la jeunesse est multiple et ne se réduit pas à quelques clichés. D'où le pluriel du titre, beaucoup plus qu'un détail.

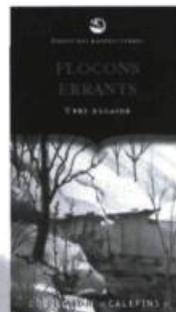
Hélène Gaudreau



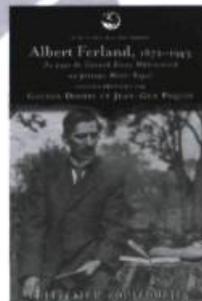
ÉCRITS DES HAUTES-TERRES

PAROLE DONNÉE

YVES ALCAÏDÉ
FLOCONS
ERRANTS



GAËTAN DOSTIE ET
 JEAN-GUY PAQUIN
ALBERT
FERLAND,
 1872-1943



GUY JEAN
DU SANG SUR
LES ASTILBES



UNE GRANDE EXPÉRIENCE
 DE LA POÉSIE

La maison de la poésie, des contes,
 des légendes, des fables et
 des écrits intimes

VOYEZ TOUS LES DÉTAILS DANS NOTRE SITE WEB.
www.hautes-terres.qc.ca

Daniel Chartier
DICTIONNAIRE DES
ÉCRIVAINS ÉMIGRÉS
AU QUÉBEC 1800-1999
Nota bene, Québec, 2003,
 367 p. ; 35,95 \$

L'objectif du *Dictionnaire des écrivains émigrés au Québec* est de rendre compte, de manière à la fois exhaustive et synthétique, d'un aspect méconnu de la vie culturelle du Québec : l'immigration littéraire. Ce terme désigne ici un phénomène important puisque la démarche de Daniel Chartier consiste à mettre au jour l'impact de « toute activité ou problématique liée à la littérature qui se déroule au Québec ou qui a une incidence sur la littérature telle qu'on la conçoit au Québec ». Cela suppose de recenser les écrivains rattachés à ce courant de la littérature québécoise contemporaine que Robert Berrouet-Oriol a appelé « la littérature migrante ». Plus largement, une telle démarche tend à montrer en quoi les six cent vingt-huit auteurs recensés dans ce dictionnaire ont contribué au dynamisme de la vie culturelle d'ici.

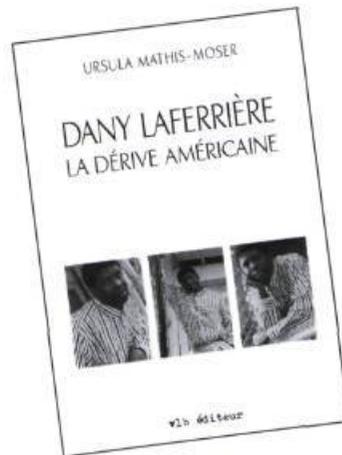
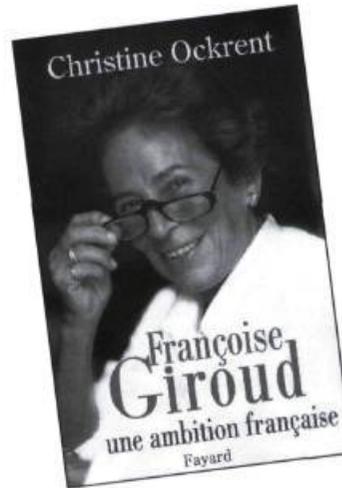
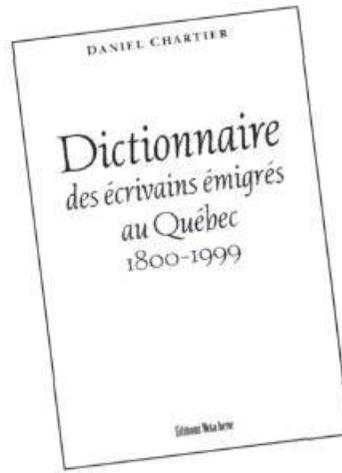
Un tel ouvrage présente l'intérêt de révéler l'importance et la nature de cette contribution. En effet, comme le rappelle Daniel Chartier, l'apport des écrivains émigrés au Québec ne se réduit pas aux textes littéraires qu'ils ont publiés : « [L]argement traduits, hautement scolarisés, ils ont le plus souvent occupé un poste dans l'enseignement, le journalisme, l'édition ou la fonction publique ». En outre, la perspective socio-historique permet de révéler l'effet que

l'assouplissement des lois canadiennes sur l'immigration et l'évolution du contexte international ont eu sur le paysage littéraire québécois : à côté des auteurs francophones venant d'Europe, on retrouve des écrivains (dont certains sont considérés comme des figures majeures de la littérature actuelle) issus du Brésil (Sergio Kokis), d'Égypte (Mona Latif-Ghattas), d'Haïti (Dany Laferrière) ou encore des États-Unis (David Homel).

Sylvain Brehm

Christine Ockrent
FRANÇOISE GIROUD
UNE AMBITION FRANÇAISE
Fayard, Paris, 2003,
 365 p. ; 34,95 \$

On sait, au moins depuis Aragon, qu'un style éblouissant ne garantit pas nécessairement l'élégance du cœur. La biographie de Françoise Giroud fournit un éloquent exemple de cette étonnante et toujours possible schizophrénie. Journaliste à la plume acérée, prêtresse d'une écriture économe et cinquante, Françoise Giroud aura investi ses talents et ses immenses énergies dans l'épanouissement de sa carrière plus que dans toute autre cause. Christine Ockrent n'a donc pas à forcer le trait pour révéler en Françoise Giroud une propension monstrueuse au cynisme, aux jeux de coulisses, à la dénaturation de tous les rapports humains. Qu'un François Mauriac, pourtant orfèvre en méchanceté, en soit sidéré, cela indique assez quelle implacable et malsaine ambition animait celle dont



poussé à la limite l'amnésie par rapport à ses origines.

Jugement excessif de la part de Christine Ockrent ? Certes pas, tant les faits témoignent. Un immense talent et un labeur acharné ne peuvent compenser, en effet, le recours aux lettres anonymes, l'acharnement contre ceux et celles qui ménageaient une place à leurs proches à côté des obligations professionnelles, l'ostracisme systématique à l'égard des épouses toutes perçues comme des potiches ou des concurrentes, l'insertion fielleuse des confidences dans des romans conçus comme des ogives.

L'éditeur, d'entrée de jeu, fait savoir que Françoise Giroud tenait à Christine Ockrent comme biographe. Peut-être son ambition aveuglait-elle Giroud sur la perception que les autres, y compris Ockrent, pouvaient avoir d'elle.

Laurent Laplante

Ursula Mathis-Moser
DANY LAFERRIÈRE
LA DÉRIVE AMÉRICAINE
VLB, Montréal, 2003,
 338 p. ; 26,95 \$

L'auteure de ce premier essai d'envergure sur l'œuvre de Dany Laferrière est autrichienne. Professeure de philologie romane, elle dirige le Centre d'études canadiennes et le Centre d'études de la chanson québécoise de l'Université d'Innsbruck. Son travail est remarquablement sérieux et exhaustif. Ursula Mathis-Moser semble avoir colligé tout ce qui s'est écrit sur Dany Laferrière et puise abondamment à ces sources pour étayer son propos qui consiste en l'analyse de ce qu'il est convenu d'appeler l'« autobiographie américaine » de l'écrivain, soit la série de dix œuvres qui commence avec *Comment*

nul ne conteste l'efficacité journalistique. Que Simone Weil s'en soit éloignée achève de convaincre.

Le titre donné par Christine Ockrent à cette biographie sonne infiniment juste. Il s'agit, en effet, d'une ambition toujours en éveil et prête à tous les calculs. Tout comme il s'agit d'une ambition résolument française : Françoise Giroud a tant voulu être française qu'elle a

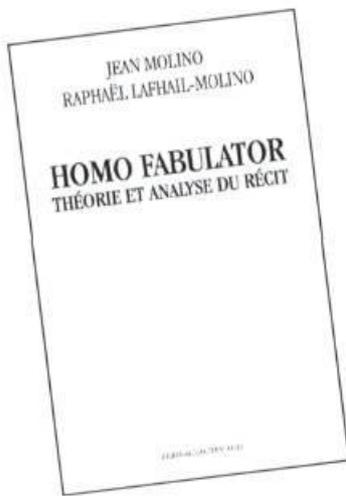
faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer (1985) et se termine avec *Le cri des oiseaux fous* (2000). L'angle par lequel l'essayiste aborde son sujet est celui de la dérive : dérive des lieux (Haïti, Montréal) et dérive du temps (l'immédiat, la mémoire). Elle s'attarde aussi à d'autres aspects de l'œuvre laferrienne, tels la transgression des genres, l'intertextualité, l'autofiction, le mélange entre littérature et peinture, entre littérature et musique.

Que l'emploi de ces quelques termes spécialisés ne déroutent pas le lecteur : Ursula Mathis-Moser n'abuse nullement du jargon universitaire et elle prend la peine de définir les concepts qu'elle utilise. Son essai se lit comme un roman et de surcroît il donne envie de reprendre l'un après l'autre tous les livres de Dany Laferrière pour mieux saisir leur appartenance à un projet global.

Louise Villemaire

Jean Molino et Raphaël Lafhail-Molino
HOMO FABULATOR
THÉORIE ET ANALYSE
DU RÉCIT
Leméac, Montréal/Actes Sud, Arles, 2003,
381 p. ; 34,95 \$

Si nombre de romanciers de la modernité, de Gustave Flaubert à André Gide en passant par Henry James, réfléchissent à l'esthétique du roman, ce n'est essentiellement que depuis le tournant des années 1960, par exemple avec les travaux de Frank K. Stanzel, Claude Bremond ou Gérard Genette, que s'imposèrent les principaux ouvrages théoriques sur l'analyse du récit. Les narratologues et autres spécialistes du discours narratif n'ont cessé depuis de proposer des grilles d'analyse, des typologies et catégories diverses, ou encore des



réflexions plus libres sur l'art du roman.

L'ouvrage de Jean Molino et Raphaël Lafhail-Molino est en tous points remarquable, et devrait logiquement s'imposer comme un incontournable. *Homo fabulator* n'est guère un ouvrage de théorie à proprement parler (quoiqu'en dise la quatrième de couverture), ni un ouvrage d'analyse, puisqu'il ne propose aucune méthodologie spécifique de lecture des textes, mais bien davantage une synthèse exceptionnellement réussie, et conçue elle-même comme une histoire, des principaux enjeux du récit. De façon systématique, mais chaque fois avec une hauteur de vue qui leur permet de dépasser largement la lunette étroite du formalisme en situant le questionnement théorique dans la perspective plus globale des sciences humaines (anthropologie, psychologie), les auteurs passent en revue les multiples caractéristiques du récit et la façon dont elles ont été traitées dans la tradition narrative, depuis les réflexions d'Aristote aux plus récents travaux de la narratologie : le personnage, l'espace et le temps, le narrateur, la représentation de la parole ou de la pensée, la description, etc. Mais nous sommes loin ici du simple résumé, les auteurs ayant pris la peine

d'articuler cette histoire de la théorie et de l'analyse du récit dans un discours ample, qui se donne lui-même à lire comme un récit. Si bien que cet ouvrage passionnant est facilement accessible au lecteur non spécialiste.

François Ouellet

Jean Lacouture
PROFESSION
BIOGRAPHE
CONVERSATIONS
AVEC CLAUDE KIEJMAN
Hachette, Paris, 2003,
239 p. ; 32,95 \$

À peu de choses près, Jean Lacouture réussit aussi bien l'autobiographie que le portrait. Son secret ? Un sens aigu de la mesure et une honnêteté sans mesure. Essayant de comprendre pourquoi, lors de ses conversations avec un François Mitterrand diminué par la maladie, il n'a pas parlé de l'ondoyant René Bousquet, Jean Lacouture ne biaise pas : « [...] je reconnais que j'ai commis là une faute professionnelle ». Avec la même candide humilité, il confessera ne pas être un « vrai » historien, mais se reconnaîtra assez bon portraitiste. Il admet détester les archives, avoir eu peur d'entreprendre la biographie de de Gaulle, aborder de préférence des personnalités qui éveillent en lui une forme de respect. Donc, pas Paul Morand. À l'écouter, on comprend mieux pourquoi ses divers portraits sont parents et distincts : Mendès France mérite l'admiration, Léon Blum la sympathie, François Mauriac l'éblouit par son ambiguïté, Montaigne et Montesquieu lui paraissent complémentaires... Même les mensonges d'André Malraux et de Mitterrand, tout en le crispant, ne l'empêchent pas de juger utile l'ensemble de leurs gestes.

Claude Kiejman laisse parler Jean Lacouture et on s'en réjouit. On aurait apprécié pourtant qu'elle le relance à propos de ses choix. Nous aurions bénéficié de réflexions plus substantielles de la part d'un professionnel sans cesse préoccupé d'éthique. Par exemple, comment collaborer en même temps avec deux journaux différemment orientés ? Jean Lacouture l'a fait à deux reprises, mais la conversation glisse sans dire comment la conscience a répondu à ces écartèlements. De même, pourquoi le biographe n'a-t-il jamais raconté Georges Bernanos qui fut pourtant, depuis le début, l'objet d'un culte et dont le nom affleure plus d'une fois dans ces entretiens ? Fascinant survol quand même.

Laurent Laplante

Bernard De Fallois
SIMENON
Gallimard, Paris, 2003,
288 p. ; 17,95 \$

Michel Lemoine
SIMENON
ÉCRIRE L'HOMME
Gallimard, Paris, 2003,
143 p. ; 22,95 \$

Le centenaire de Georges Simenon (1903-1989) était souligné par la parution de nombreux ouvrages. Encore de nos jours, l'écrivain compte parmi les plus lus (un demi-milliard d'exemplaires vendus) et les plus traduits (47 langues). Auteur de plusieurs centaines de romans et de milliers de contes, père du célèbre commissaire Maigret qui le rendra immortel dès les années 1930, Georges Simenon a souvent été négligé par une critique qui dénigrait le genre policier.

Bernard De Fallois a rédigé une nouvelle préface à son essai sur l'œuvre de

Simenon, constitué entre autres de témoignages admiratifs d'écrivains et d'amis (d'André Gide à Jean Renoir), d'une chronologie, d'extraits d'entretiens radiophoniques, d'une bibliographie colossale. La partie centrale consacrée à l'œuvre, plus approfondie, présente l'univers de Simenon en une centaine de pages, en établissant de nombreuses correspondances entre ses romans. La filmographie et la bibliographie ont été mises à jour.

Auteur d'une dizaine d'ouvrages consacrés spécifiquement à Simenon, Michel Lemoine propose dans *Simenon, Écrire l'homme* un portrait richement illustré du romancier, mettant en évidence sa vie publique et ses rapports avec le cinéma (une centaine de films ont été inspirés de ses œuvres). Parmi les perles de ce livre, des extraits d'une vingtaine de « débuts de romans », des centaines de photographies, une « géographie des romans » qui précise les lieux ayant servi de cadre à de nombreux livres du romancier prolifique. Cet essai constitue certainement l'initiation la plus accessible à l'univers de Georges Simenon.

Yves Laberge

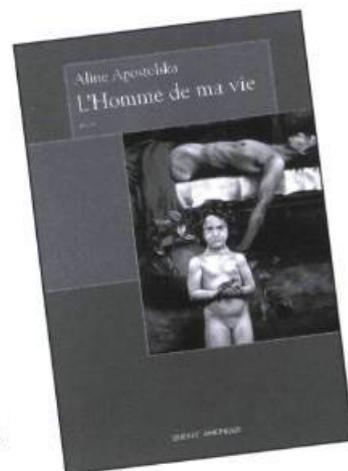
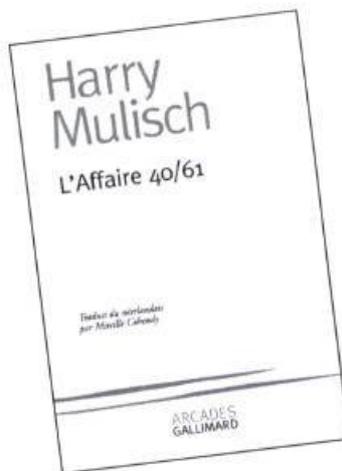
**Paul Auster
CONSTAT D'ACCIDENT
ET AUTRES TEXTES**

*Trad. de l'américain
par Christine Le Bœuf
Leméac, Montréal/Actes
Sud, Arles, 2003,
103 p. ; 17,95 \$*

Paul Auster est aujourd'hui un écrivain reconnu, et fort en demande. En témoignent les préfaces rédigées pour

diverses publications, les conférences prononcées pour le PEN club, les collaborations à des revues prestigieuses, regroupées ici sous le titre *Constat d'accident et autres textes*. On pourrait bien sûr s'interroger sur la pertinence de regrouper des textes à première vue aussi disparates, destinés à des publics aussi variés que les lecteurs du *New York Times Magazine*, du quotidien allemand *Die Zeit*, ou aux lecteurs d'une anthologie de poèmes surréalistes. Mais la réponse s'impose rapidement d'elle-même : qu'il parle de littérature, d'art, de hasard, d'amitié, de politique, des événements survenus le 11 septembre 2001, Paul Auster s'efforce toujours d'épouser un point de vue qui force le lecteur à élargir son champ de vision, à voir au delà des apparences, quitte à lui faire adopter une position instable.

L'un des passages du texte éponyme illustre bien ce parti pris du plus français des auteurs américains, comme on aime à qualifier Paul Auster, en vue de forcer les paradigmes dans lesquels nous avons tendance à nous enfermer trop souvent. Paul Auster y relate une anecdote au sujet d'une jeune femme qui vient simultanément de perdre son emploi, d'apprendre que l'une de ses meilleures amies vient d'être assassinée, et qui n'a pas la somme requise pour faire soigner son chat gravement malade. À première vue sans lien aucun, ces différents éléments s'additionnent et de cet amalgame émerge une solution que nul n'aurait été à même de prédire. « Un jour



où elle circulait en voiture dans la Mission, elle s'arrêta à un feu rouge. Son corps était présent, mais ses pensées étaient ailleurs et dans l'intervalle, dans ce petit espace que nul n'a exploré à fond mais où nous vivons tous de temps à autre, elle entendit la voix de son amie assassinée. *Ne t'en fais pas*, disait la voix. *Ne t'en fais pas. Tout va s'arranger bientôt.* »

Il faut lire ces textes de la même manière. Survient le moment où, de la chaîne d'anecdotes qui y sont relatées, une voix s'imposera tout naturellement. Une voix que les lecteurs de Paul Auster savent aussitôt reconnaître.

Jean-Paul Beaumier

**Harry Mulisch
L'AFFAIRE 40/61
Trad. du néerlandais
par Mireille Cohendy
Gallimard, Paris, 2003,
264 p. ; 23,95 \$**

Comment les choses peuvent changer ? Le doivent-elles ? Mais alors pour quoi ? Toute sa vie d'écrivain, Harry Mulisch a été ligoté par l'urgence de comprendre. Or avec le procès Eichmann il saisit qu'il y a quelque chose de vain à tenter de déchiffrer l'insaisissable. L'horreur ne relève pas du savoir. Dans la quête d'une réponse, l'auteur néerlandais est guidé par une autre angoisse, plus pré-

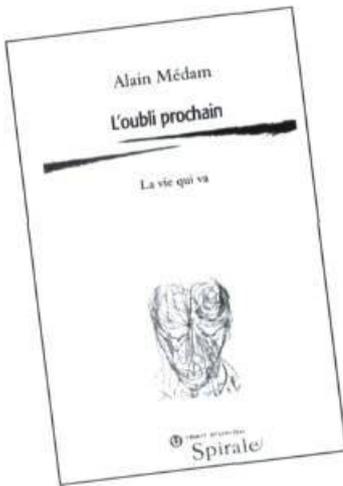
gnante et pesante : « Il nous faudra veiller à ce que tous les chemins ne mènent pas à Auschwitz ».

N'y ont-ils pas tous mené ? À comptabiliser les génocides qui ont ensanglanté le XX^e siècle, l'écrivain augurait juste. Les questionnements de ce procès l'ont assurément appuyé.

Car, ce qui intéressait l'auteur, ce n'est pas ce qu'Adolf Eichmann a fait, mais ce qu'il était. Qu'est-ce qui a mené à Eichmann ? Qu'est-ce qui l'a fabriqué ? Pour Harry Mulisch comme pour Hannah Arendt, Eichmann était une machine. Une machine qui a été conçue. L'homme ne faisait qu'obéir aux ordres. Il ne croyait qu'aux ordres. Il aurait obéi à n'importe qui. Se questionne-t-il vraiment en plein tribunal à Jérusalem en 1961 : « Que m'aurait apporté la désobéissance ? Et à qui cela aurait-il servi ? »

C'est par le serment qu'il prêta en 1932, à Himmler en personne, qu'il est devenu un exécutant machinal des ordres, qu'il a organisé l'infériorité du dispositif. Son serment avait le caractère d'un lavage de cerveau. Une machine n'a pas d'état d'âme ; une machine sert.

En ce sens, Eichmann se situe dans une longue tradition. Il n'est pas un cas exceptionnel. Ainsi il n'est pas tant un criminel qu'un être capable du pire, l'auteur



encore et toujours, les amants, les amis, les amours, le frère, les fils et leur père, et puis cet homme, garant de la mémoire et des racines, resté au pays natal... Mais Aline Apostolska fait aussi – et peut-être surtout – œuvre de réflexion, au-delà de l'anecdote, sur ces réalités essentielles que sont l'identité, la maternité, les rapports homme-femme, l'intégrité face à nos propres croyances et désirs profonds. Les pages où se profile la relation avec ses garçons – ceux-là mêmes pour qui elle avait écrit son bouleversant *Lettre à mes fils qui ne verront jamais la Yougoslavie* (Leméac, 2000) –, le regard à la fois rempli d'admiration, de lucidité et de tendresse qu'elle pose sur eux surtout, comptent parmi les plus émouvantes de ce récit.

Passionnée, authentique, l'auteure raconte en toute sincérité et sans fausse pudeur, mais sans jamais céder à la facilité. Toujours domine la rigueur de l'écriture de celle qui, née sous le signe de la mouvance, a choisi Montréal pour véritablement devenir une écrivaine.

Un récit fort qu'on aura envie de relire.

Linda Amyot

de la formule « solution finale ». Pour Harry Mulisch, ce ne sont pas des criminels dont il faut se méfier mais des citoyens normaux, ceux de qui l'on dit : « [I]l vaut mieux crier beaucoup que d'être très intelligent ». L'écrivain est convaincu que les racines du Mal ne sont pas mortes avec le procès Eichmann ou Nuremberg. Et ce n'est pas l'actualité quotidienne qui l'en dissuaderait.

Alors, on peut se demander qui (le milieu familial ?), quoi (une institution?) de nos jours est capable d'armer le citoyen de demain contre la barbarie.

« À vos ordres ! » Ne nomme-t-on pas cela l'Histoire humaine ?

Sandra Friedrich

Aline Apostolska
L'HOMME DE MA VIE
Québec Amérique,
Montréal, 2003,
205 p. ; 22,95 \$

Paris, Venise, Sydney, Madrid, Le Caire, Goa, New York, Alger, Bruxelles, Montréal... Autant de noms de villes pour retrouver, dans une sorte de cartographie des émotions et des sentiments, les traces des hommes qui tous, d'une façon ou d'une autre, ont marqué la vie d'Aline Apostolska.

L'homme de ma vie parle des relations qui l'ont faite femme : le père d'abord,

Alain Médam
L'OUBLI PROCHAIN
LA VIE QUI VA
Trait d'union, Montréal,
2003, 181 p. ; 19,95 \$

Il y a toujours quelque chose qui résiste en nous lorsque vient le temps d'appréhender notre finitude. Nous avons toutes les misères du monde à nous imaginer disparus, oubliés, exclus de la vie. Non pas de la vie qui s'en va, mais bien justement de la vie qui va, qui suit son cours en nous abandonnant derrière elle. Maintenant qu'Alain Médam a atteint l'âge de soixante-cinq ans, il ne peut ignorer

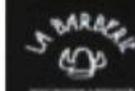
Lisez dans nos pensées

30 ans
de culture
et de littérature



Indépendant...depuis 30 ans

www.ckrl.qc.ca



Centre d'économie
Des Jardins des Travailleuses
et Travailleurs (Québec)



Collège
et Communauté
Québec

Québec
Télé-Québec



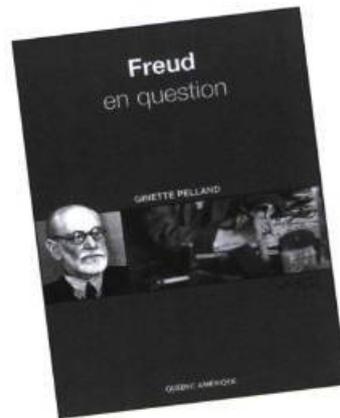
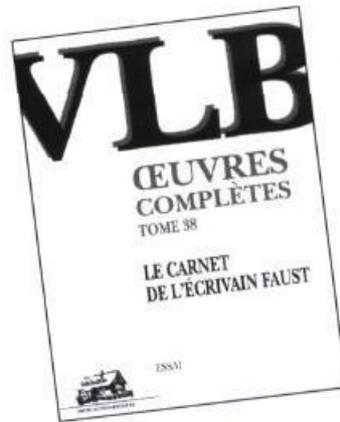
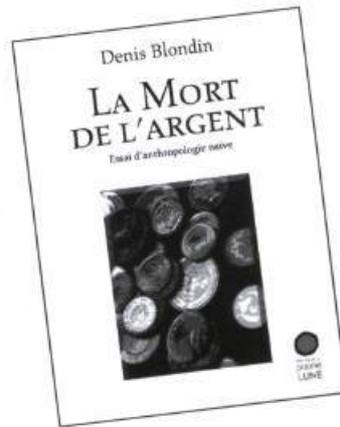
l'échéance. Il entreprend dans ce livre une démarche réflexive qui le précipite dans un état de dédoublement où il est sans cesse écartelé entre l'été de sa vie, ses souvenirs de plage et de soleil, et l'instant de la maturité où s'opère le retour sur soi. Le passé lui paraît dorénavant lointain, le présent fugace, l'avenir inexorable. Le jeune homme qu'il a été s'impose à lui et le confronte à ce qu'il est devenu. Son corps, avec lequel jadis il ne faisait qu'un, accuse des ratés qui séparent le physique et l'esprit. En vieillissant l'homme se sent tiré vers l'avant ; il a plus de souvenirs que s'il avait mille ans. Les réminiscences l'assaillent dans le désordre ; elles se manifestent sous forme de *flashes*, d'instantanés, sans suivre d'ordre chronologique. Dans cet état ô combien inconfortable, Alain Médam fantasme que le temps suspend son vol. Il voudrait choisir un instant de vie et le revivre en pénétrant dans son passé comme dans un film, mais aucun souvenir ne se laisse saisir. L'auteur retrouve plutôt son unité par l'écriture et la peinture, par une quête de sens qu'il oriente du côté de l'esthétisme et de la création. Peut-être aussi par un ancrage très ferme dans le monde des vivants : si l'ouvrage d'Alain Médam s'ouvre sur le mot temps – le temps qui fait son œuvre, le temps ennemi mortel de ceux qui avancent en âge –, il ne se termine pas avec le triomphe de la mort mais plutôt avec le désir de liberté. La fin a beau se rapprocher, elle n'a pas encore envahi l'homme qui médite.

Louise Villemaire

Denis Blondin
LA MORT DE L'ARGENT
ESSAI D'ANTHROPOLOGIE NAÏVE
 La Pleine Lune, Lachine,
 2003, 303 p. ; 28,95 \$

Les livres sur le pouvoir vertigineux de l'argent dans notre monde se multiplient depuis un certain temps. Toutefois, on a affaire ici à un auteur à part qui ne se contente pas de décrire le comportement aveugle et écrasant des « méchants néolibéraux », mais nous montre aussi comment nous-mêmes, individuellement, nous embrassons sans trop nous en rendre compte la religion de l'argent... et toutes ses contraintes, peut-être encore plus grandes que celles de la religion que nous avons jetée par-dessus bord au nom de la liberté.

Nous mettant devant ces effets pervers, Denis Blondin appelle de ses vœux, voire prophétise, « la mort de l'argent » et pour le lecteur étonné, sinon affolé, pousse la courtoisie jusqu'à décrire les sociétés humaines qui vivent – ou ont déjà vécu – sans argent. Surprise : il ne s'agit pas non plus de troc. Il nous faut un bon effort pour imaginer une société fondée simplement sur le don et le « contre-don ». Pourtant, imaginons aussi tous les tracas dont cette organisation nous soulagerait, et sachons que d'autres humains l'ont déjà pratiquée et la pratiquent encore. Et des humains qui ne sont pas plus « primitifs » que nous. Cette conception erronée d'une « évolution » de l'Occidental est un autre leurre que Denis Blondin aime à démonter, de même



neuf sur notre propre société et notre condition d'Occidentaux. Le tout est agrémenté d'un humour intelligent illustrant bien la personnalité de l'auteur, qui sait dénoncer les excès du pouvoir et de la domination sans tomber dans le discours moralisateur ni (trop) utopique.

François Lavallée

Victor-Lévy Beaulieu
ŒUVRES COMPLÈTES
TOME 38, LE CARNET
DE L'ÉCRIVAIN FAUST
 Trois-Pistoles,
 Trois-Pistoles, 2003,
 182 p. ; 34,95 \$

Le mythe de Faust est celui de la volonté de puissance qui ne peut mener qu'au drame. L'écrivain Faust, c'est Victor-Lévy Beaulieu poursuivant l'œuvre totale, le livre définitif traçant le destin du peuple québécois à travers l'histoire de la famille Beauchemin. L'auteur n'aspire qu'à devenir un second Joyce. Son *Finnegan's wake* a pour nom « La grande tribu » ; on en trouve des fragments dans ses téléromans et dans son œuvre romanesque – *Satan Belhumeur*, *Steven le Hérault* notamment.

Le carnet de l'écrivain Faust prend forme en 1986, alors que l'écrivain peine depuis cinq ans sur le grand œuvre. Plus de mille pages, d'innombrables versions et toujours, il lui échappe. Le carnet est celui de l'incapacité à accoucher de l'œuvre. Il est constitué de huit « débris de La grande tribu », tantôt extraits, tantôt squelettes de chapitres, semble-t-il, qui alternent avec une chronique de la difficulté d'écrire.

Se trouve à chaque tournant la table de bois de pommier sur laquelle Victor-Lévy Beaulieu a écrit l'essen-

que l'idée que le « troisième monde » aurait besoin qu'on l'« aide » en lui envoyant – encore – de l'argent alors qu'il faudrait plutôt, simplement, lever les entraves qu'on oppose à son épanouissement.

Ce qui fait toute la richesse de ce livre aux facettes multiples (car la richesse, faut-il le rappeler, n'est pas obligatoirement monétaire), ce sont en quelque sorte des sauts en hauteur que seul un anthropologue peut nous faire faire et qui nous permettent de jeter un regard

tiel de son œuvre. Cette même table à laquelle il invite l'oncle Phil à boire et à refaire l'histoire de la famille. C'est de l'oncle Phil que viennent les pans essentiels de la chronique familiale.

Au fil des années, toutes sortes de circonstances entravent ses progrès. Il y a l'argent à gagner pour faire plaisir à la femme rare, puis des conférences à donner. Il y a les rencontres : Marie-Claire Blais qui l'intimidera, Marie Laberge, une improbable amitié avec Roger Lemelin. Il y a l'alcool, les cures nécessitées par la dépression ou une désintoxication. Il y a la maladie et le décès de l'oncle Phil dont on sent toute l'importance dans les souvenirs de Victor-Lévy Beaulieu.

« Joyce, Mann, Broch et Gaddis, comment faisaient-ils pour écrire leurs énormes livres et pour ne pas en devenir transparents à force de fatigue ? J'appelle fatigue le vide dans lequel te laisse l'horrible travail, ces quelques phrases déjà rigides, pareilles à des momies d'encre sur les grandes feuilles de notaire. Après, même le hockey est quelque chose de presque trop forçant à regarder. » Le livre est fragmentaire et inachevé, oui, mais le génie de l'auteur s'y trouve sans aucun doute. Pour les vrais amateurs de Victor-Lévy Beaulieu.

Robert Beauregard

Ginette Pelland
FREUD EN QUESTION
Québec Amérique,
Montréal, 2003,
143 p. ; 16,95 \$

À première vue, on pourrait croire ce livre insignifiant. Plusieurs psychanalystes, imbus d'eux-mêmes et convaincus de détenir la vérité, s'en moqueront. S'ils le souhaitent, ils trouveront d'ail-

leurs ça et là certaines affirmations contestables (la pratique de la psychanalyse relèverait par exemple davantage de l'homéopathie que de l'allopathie), alors même que les pires âneries continuent à circuler à propos de la découverte freudienne. N'a-t-on pas pu lire, encore récemment, chez un tenant de la psychobiologie de la personnalité (Marvin Zuckerman) que les hypothèses de la psychanalyse constituent des *constructs* infalsifiables et dépourvus de fondements empiriques ? C'est que ces détracteurs ne se sont jamais trompés de clé et n'ont jamais fait de lapsus. D'où, peut-être, leur petit côté trop humain.

Bien. Cela dit, il reste que ce petit ouvrage de vulgarisation fait le travail, ce qui est tout à l'honneur de Ginette Pelland. Vous pouvez sans danger le donner à lire à votre voisin, à votre ado, à une collègue en peine d'amour ou à un ami qui passe ses samedis matins à lire les journaux intelligents. Présenté sous forme de questions-réponses, il permet de traverser l'ensemble de l'œuvre de l'inventeur de la psychanalyse. On découvre d'abord l'homme pour ensuite voir comment cette drôle de bestiole appelée l'inconscient finit par émerger. Puis c'est tonton Œdipe, les questions des enfants, la créativité, les relations de Freud avec la médecine, la littérature, le droit, la criminologie et d'autres champs du savoir, ce qui conduit à montrer combien Freud, tout bourgeois qu'il ait pu être, fut préoccupé par le fonctionnement social – à preuve, ses réflexions soutenues sur l'éducation, la moralité et le suicide. Ici, l'auteure se penche même sur l'étude, très peu connue – y compris de nombreux psychanalystes –

que Freud consacra avec William C. Bullitt au président américain T.W. Wilson, en exercice lors de la signature du traité de Versailles.

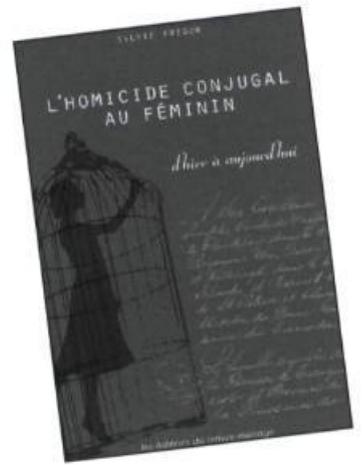
Ginette Pelland offre au néophyte des pages profitables qui n'évitent pas la distance critique. C'est le portrait d'un homme modeste soulevé par la passion et fidèle à la sagesse qu'elle nous trace. Un ouvrage élogieux ? Oui, avec raison. Freud n'est-il pas, pour reprendre le titre d'une collection jadis bien connue, un grand de tous les temps ?

Michel Peterson

Sylvie Frigon
L'HOMICIDE CONJUGAL
AU FÉMININ
D'HIER À AUJOURD'HUI
Remue-ménage, Montréal,
2003, 157 p. ; 19,95 \$

La Corriveau, Cordélia Viau... voilà les plus célèbres noms dans la longue liste de celles qui se sont livrées au « maricide », terme forgé par la criminologue Sylvie Frigon pour désigner le crime de l'épouse qui assassine son mari.

Si l'uxoricide (ou fémicide conjugal) commis par le conjoint qui tue sa femme passe à tort pour un crime passionnel sous la lentille déformante d'une mythologie romantique perverse, le meurtre perpétré par l'épouse dans la société patriarcale rencontre rarement la même indulgence. Lorsque la femme transgresse son rôle de soumise aimante et se révolte contre l'autorité masculine, son insurrection est vite matée par la justice et sévèrement punie. Il n'est pas nécessaire de remonter bien loin dans le temps pour constater que les mâles qui font la loi ou l'appliquent refusent de voir la femelle déroger de la trinité mère-vierge-putain ; ainsi, en 1995,



le juge de l'affaire Tracy Thérberge s'indignait : « La femme [...] s'élève plus haut que l'homme. Mais [...] lorsqu'elle décide de s'abaisser, la femme le fait hélas jusqu'à un niveau de bassesse que l'homme le plus vil ne saurait lui-même atteindre ».

Néanmoins, dans certaines causes de maricide ces dernières années au Canada, le syndrome de la femme battue est venu élargir le concept de légitime défense pour permettre d'affranchir les épouses homicides violentes. Sylvie Frigon en traite dans le second chapitre de son essai, à la suite d'un historique commenté, puis cède la parole aux conjointes meurtrières pour qu'elles se racontent.

Ce court livre mêlant habilement extraits de presse et d'actes légaux, témoignages et statistiques constitue une intéressante critique socio-historique de l'évolution de la justice en fonction des gens auxquels elle s'applique.

Suzanne Desjardins

Michel Dorais
TRAVAILLEURS DU SEXE
VLB, Montréal, 2003,
103 p. ; 16,95 \$

Les travailleurs du sexe sont loin de partager une vision commune de leur métier. Alors que l'un d'eux affirme que « dans le fond t'es la

poubelle de la société », un autre dira : « [C]’est sûrement la façon que j’ai eue de gagner ma vie la plus amusante et la plus créative ». La conclusion qu’en tire Michel Dorais, « il y a presque autant de types de prostitution que d’individus qui s’y adonnent », s’impose comme la seule valable.

Quarante hommes (prostitués de rue, danseurs et escortes) ont répondu aux interrogations de Michel Dorais et de son équipe. Refusant de « faire la critique ou l’apologie de la prostitution masculine », l’auteur se sert des informations recueillies pour décrire les enjeux majeurs du métier en question, pour définir les ressemblances et les différences entre ceux qui le pratiquent. Quatre scénarios de vie se dessinent ; chacun, minutieusement expliqué, est accompagné du récit d’une expérience, celle d’un jeune homme dont on a tracé le portrait.

Le livre, composé de neuf chapitres, aborde les aspects les plus importants de la prostitution masculine : un survol de son histoire, un aperçu des dangers que ces hommes rencontrent et des problèmes reliés à la protection contre les maladies transmises sexuellement (les clients admettant mal de devoir utiliser des préservatifs), jusqu’au peu d’aide qu’ils obtiennent lorsqu’ils en éprouvent le besoin.

Appuyé par un style clair et précis, *Travailleurs du sexe* saura intéresser un large public, même les lecteurs peu familiers aux études sociales. Ceux qui voudront en savoir davantage pourront consul-

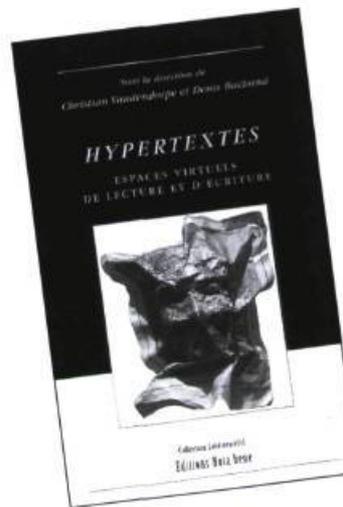
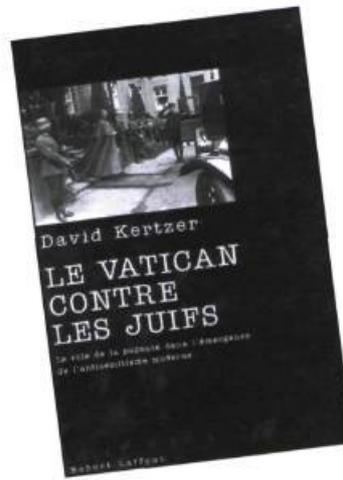
ter les nombreuses références données par l’auteur. Un détail de moindre importance vaut d’être souligné ici : la couverture du livre, simple mais signifiante, est de très bon goût.

Radmila Zivkovic

David Kertzer
LE VATICAN
CONTRE LES JUIFS
LE RÔLE DE LA PAPAÛTÉ
DANS L’ÉMERGENCE
DE L’ANTISÉMITISME
MODERNE
Trad. de l’anglais
par Balla Arman
Robert Laffont, Paris,
2003, 397 p. ; 36,95 \$

Contrairement à ce que plusieurs croient, ce ne sont pas les nazis qui ont inventé l’insigne jaune, dont le port était obligatoire pour les Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale. Ce n’est pas non plus Hitler qui a créé les premiers ghettos juifs. Plus d’un siècle avant le début de la Deuxième Guerre mondiale, le Vatican imposait déjà de telles règles aux Juifs d’Italie. Sermons obligatoires, humiliations publiques, enlèvements et baptêmes forcés : ce sont quelques-unes des pratiques, pour le moins troublantes, que l’on découvre en lisant l’ouvrage de David Kertzer, *Le Vatican contre les Juifs*.

Historien américain spécialiste de l’Italie, David Kertzer a plongé dans les archives du Vatican, ouvertes au public en 1998 par Jean-Paul II, pour nous offrir un ouvrage fascinant, riche de citations et d’extraits de documents inédits. Dans son *Vatican contre les Juifs*,



l’auteur nous explique les règles édictées par l’Église dans l’Italie du XIX^e siècle, et nous montre comment elles cherchaient à réduire, voire à stopper le contact entre les populations juive et catholique. Grâce à de nombreux exemples éloquentes, le lecteur découvrira le sort que l’on réservait aux Juifs, qui non seulement étaient traités comme des citoyens de

second ordre, mais qui étaient également accusés d’être des meurtriers, des corrupteurs et des serviteurs du diable.

À l’heure où le cinéaste Costa-Gavras, avec son *Amen*, pointe du doigt le Pape Pie XII et sa non-intervention lors du génocide juif, David Kertzer nous ouvre les yeux sur un pan de l’histoire souvent ignoré, qui aura vraisemblablement préparé le terrain aux horreurs innommables que le XX^e siècle a connues. Une lecture troublante, mais incontournable.

Natalie Thibault

Sous la dir.
de Christian Vandendorpe
et Denis Bachand
HYPERTEXTES
ESPACES VIRTUELS DE
LECTURE ET D’ÉCRITURE
Nota bene, Québec, 2003,
353 p. ; 25,95 \$

Parmi les diverses révolutions qui ont affecté le texte, Internet est sans doute la plus considérable. C’est, du moins, l’avis de Christian Vandendorpe et de Denis Bachand. Selon eux, Internet ne constitue pas un simple concurrent de l’écrit, comme la télévision ou la radio : il représente, au contraire, « une mutation des supports, qui vient modifier à la fois la nature du texte, les modes de lecture et, à terme, le rapport au langage ». Le sous-titre de l’ouvrage renvoie précisément à ces nouveaux supports en évoquant les « espaces virtuels » de la lecture et de l’écriture. Par « virtuel », les auteurs de cet essai ne désignent pas seulement l’écran mais, plus largement, le réseau rhizomatique que forme l’hypertexte de la Toile (Web).

L’intérêt principal de *Hypertextes, Espaces virtuels de lecture et d’écriture* est de

réunir les contributions de chercheurs et de praticiens de l'art provenant d'horizons assez différents. Cette diversité se manifeste dans la structure en quatre parties de l'essai. La première est consacrée à une réflexion plus spécifiquement philosophique sur la cyberculture. Alors que Pierre Lévy et Derrick de Kerckhove se montrent très enthousiastes à l'égard des potentialités d'Internet, Hervé Fischer et Patrick J. Brunet rappellent les dangers de toute technique mal maîtrisée. Dans le second chapitre, il est essentiellement question des mutations de la lecture engendrées par la création des hypertextes et l'émergence d'une littérature dite numérique. La troisième section de l'ouvrage, la plus importante d'un point de vue quantitatif, rend compte des nouvelles formes d'écri-



ture et de productions artistiques (revues électroniques, créations multimédiatiques, etc.). Enfin, Denis Bachant, Bernard Perron et Bertrand Gervais s'intéressent aux nouveaux modes de narration (jeux vidéo, cinéma) et aux rapports qui peuvent éventuellement se nouer entre ces médias, le texte littéraire et Internet.

Sylvain Brehm

Marie C. Laberge
EN THAÏLANDE
MARIE AU PAYS
DES MERVEILLES
Guy Saint-Jean, Laval,
2003, 163 p. ; 19,95 \$

À 19 ans, après une première année d'études à l'Université McGill, Marie C. Laberge entreprend avec l'appui d'un programme d'études à l'étranger de poursuivre ses études à l'Université Thammasat de Bangkok. Bien que la Thaïlande soit l'une des destinations touristiques les plus populaires de l'Asie du Sud-Est, ce n'est pas en touriste qu'elle voyage, du moins pas en touriste qui recherche les traces de sa propre culture dans celle de l'Autre. Le récit de son voyage traduit plutôt son désir d'acquérir une connaissance plus fine des manières de faire et de vivre dans le « pays

du sourire » jusqu'à éprouver une altération interculturelle, voire une métamorphose de soi. À travers des expériences tantôt amusantes, tantôt bouleversantes, Marie C. Laberge raconte son adaptation et son intégration à la culture thaïe à laquelle elle voue une véritable admiration : « Toujours j'admirerai cette culture qui place l'autre bien avant soi-même ». De « farang », c'est-à-dire étrangère, qu'elle était au début de son voyage, elle décrit comment elle est parvenue à « gagner l'affection de [son] voisinage, au fil des mois. En vivant comme eux. En [se] fondant dans la foule ». Pour elle, la Thaïlande devient alors une « terre d'adoption » qu'elle tente de connaître de l'intérieur et qu'elle nous donne à voir, à sentir, à goûter avec beaucoup d'humour et d'originalité. Les beautés

L'Orchestre symphonique de Québec 1902-2002

Depuis un siècle, l'Orchestre symphonique de Québec, le plus ancien des orchestres canadiens, a traversé des moments de grande exaltation, a reçu plusieurs grands chefs et a accueilli des artistes parmi les plus acclamés.

Bertrand Guay nous convie à un voyage à travers le temps qui se veut un parcours historique, une biographie de l'orchestre québécois, enrichie d'une abondante iconographie et de nombreuses citations et anecdotes. Venez revivre les riches heures de l'une de nos grandes formations musicales.

164 pages de découvertes pour 34,95 \$



COMMISSION DE
**LA CAPITALE
 NATIONALE**
 Québec

SEPTENTRION

(la campagne cambodgienne, la ville de Luang Prabang, etc.) et les horreurs (la répression et les camps de réfugiés en Birmanie, le musée du génocide de Siam Reap, etc.) de certains pays de la péninsule indochinoise qu'elle a visités retiennent également son attention. Mais c'est aussi à un voyage initiatique, à un voyage intérieur qu'elle nous convie. « Je me suis aussi aperçue combien cet exil dans le monde asiatique avait changé ma façon d'être et d'agir. » « Si j'ai fait mille et une rencontres, c'est d'abord moi-même que j'ai appris à connaître. C'est comme si un courant électrique avait allumé une à une toutes les fibres de mon être pour ensuite les relier entre elles. Mon corps, mon cœur, mon esprit se sont découverts. Ils se sont mis à nu pour ensuite mieux s'unir. Pour mieux me construire ». Bref, le vieil adage voulant que les voyages forment la jeunesse reçoit ici une nouvelle confirmation.

Pierre Rajotte

Marc Pigeon
WILLIAM FYFE,
TUEUR EN SÉRIE
AUTOPSIE D'UNE
ENQUÊTE POLICIÈRE
Lanctôt, Outremont, 2003,
259 p. ; 19,95 \$

Voilà un livre qu'on ne lira pas d'un trait. Non pas que le récit des méfaits de William Fyfe, un des plus importants tueurs en série qu'ait connu le Canada, manque d'intérêt, au contraire. Mais l'horreur des gestes rapportés impose des reculs tant ce qu'on lit donne des haut-le-cœur.

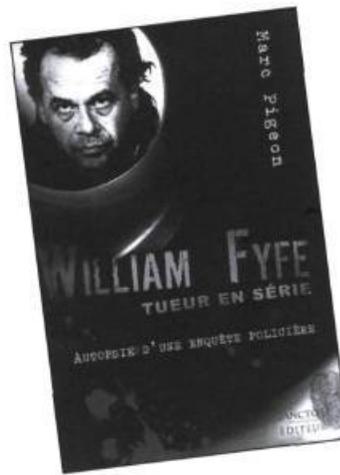
Un malaise décuplé du fait

que, contrairement à la litanie de romans (et d'émissions télévisées) relatant ce type d'histoires sordides, les crimes décrits dans cet ouvrage ne relèvent pas de la fiction. Ils se sont déroulés ici, au Québec, en pleine région métropolitaine. On parle donc de cas réels, plus précisément de neuf femmes ayant eu une fin ignoble.

Natif de Toronto, premier enfant d'une femme démunie et d'un père violent et malfaiteur, William Fyfe commence sa « carrière » au Québec, où ses parents prennent racine. Vivant de petits boulots, il a quelques relations avec des femmes, marquées par une idylle intense au début, mais croulant rapidement sous une routine étouffante. Fyfe a en effet ses manières, égoïstes et individualistes, dont une, singulière : il insiste pour laver lui-même ses vêtements.

Fyfe, comme tous les assassins de son genre, reproduit un modèle : il s'en prend à des femmes seules, souvent dans la cinquantaine, sans histoire, qu'il assassine en usant d'une violence rarement vue dans les annales judiciaires. Une piste menant à une autre, Fyfe est finalement arrêté en décembre 1999 et condamné en 2001, grâce aux preuves d'ADN.

Marc Pigeon, journaliste pour un quotidien montréalais, réussit son pari et nous met dans la peau des policiers, en décrivant avec précision leurs méthodes d'enquête, où le flair s'allie à la biologie, ce qui lui permet même d'être mêlé d'assez près à la bonne société du village de Saint-Hippolyte pendant toute la décennie



1990. L'enquête dévoile aussi, insiste l'auteur, un Fyfe poltron, ayant tout fait, y compris avouer ses crimes, pour purger sa peine ailleurs et éviter ainsi les sévices des prisonniers québécois. Il est maintenant enfermé en Saskatchewan, loin du Québec qu'il aura souillé de son irrécupérable folie.

Yvan Cliche

Benoît Lavoie
GILLES PRÉSENT,
OTAGE DES
GUÉRILLEROS
102 JOURS DANS
LA JUNGLE COLOMBIENNE
L'Homme, Montréal, 2003,
188 p. ; 22,95 \$

Récit d'une aventure vécue aussi imprévisible qu'un scénario de film d'action, ce livre se lit d'un trait, comme un roman. Ainsi que le titre l'indique, il témoigne de l'expérience en captivité de

Gilles Prigent, pilote d'hélicoptère québécois tombé, avec deux compagnons, aux mains des guérilleros des Forces armées révolutionnaires de Colombie (les FARC) le 20 avril 2002, quelque part le long du Rio Patia.

La narration à la troisième personne, assumée par le journaliste Benoît Lavoie, laisse place ici et là au point de vue du héros lui-même. En effet, la quatrième de couverture nous explique que, durant tout ce temps passé à la pointe des kalachnikovs, « il a scrupuleusement noté dans son journal les faits quotidiens – dont ses tentatives d'évasion – et ses pensées intimes ». Criants de vérité, ces propos directs, en retrait dans le texte, ne contribuent pas qu'un peu à maintenir l'intérêt du lecteur. L'on a aussi sous les yeux, entre autres documents utiles (cartes, photographies, coupures de presse, fac-similé du journal de Prigent), des dessins des scènes et lieux de la main même du captif.

Avec de tels éléments, difficile de ne pas se sentir interpellé par les événements dramatiques racontés ; d'autant que la perspective que Benoît Lavoie adopte est double : d'une part, celle du prisonnier aux prises avec l'oisiveté, l'abattement (sans compter les scorpions, araignées et serpents, parmi ses hôtes) et, d'autre part, celle de sa conjointe, Carmen Gloria Torres Ebner, restée au Québec avec leurs enfants. À cet égard, il faut noter que le volume n'évite pas toujours le piège du mélodrame. Mais généralement, il se montre à la hauteur du défi : rendre sensible une manchette parmi tant d'autres, qui s'envolerait comme paroles au vent si ce n'était des écrits de ce genre.

Marie Michaud